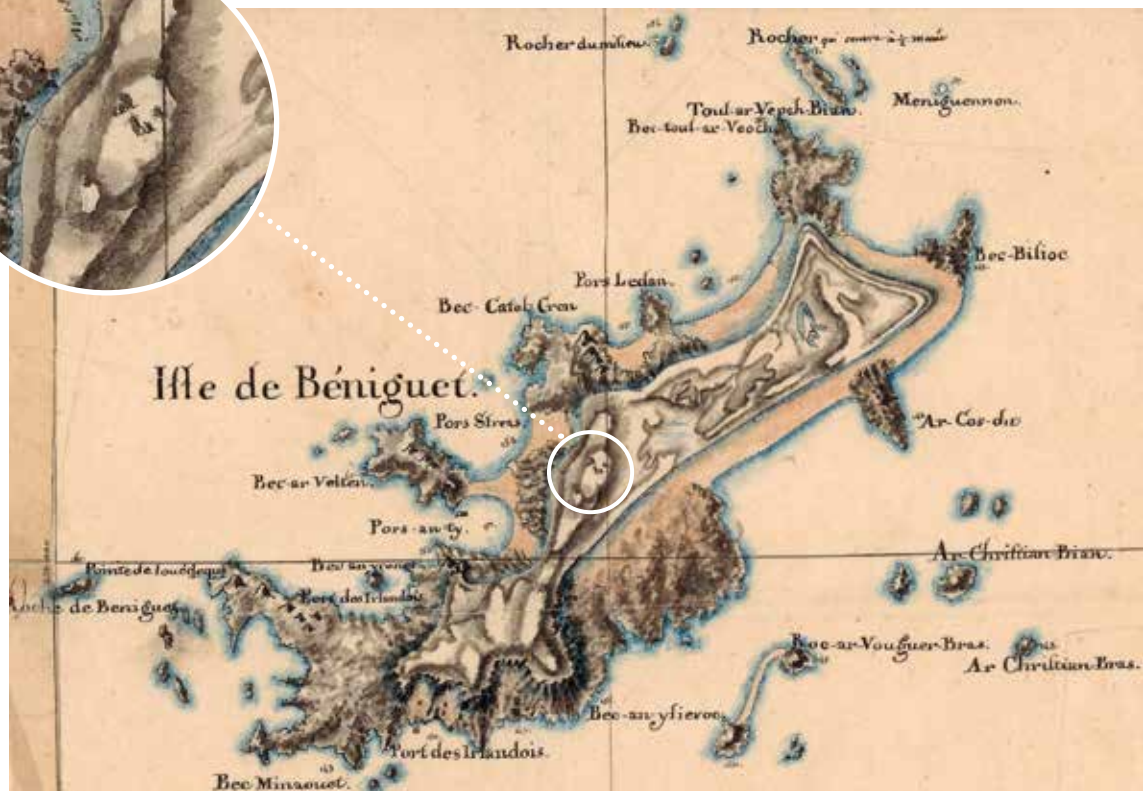




▲ [Fig.1]

Extrait concernant Béniguet de la carte « Iles au Sud-Est d'Ouessant » et zoom sur le point haut de la partie méridionale de l'île où plusieurs pierres dressées sont représentées, 1771-1785, Division 3 du portefeuille 43 du Service hydrographique de la marine consacrée à la carte topographique des côtes de France offrant celles de la Bretagne depuis le Mont Saint-Michel jusqu'à l'île de Noirmoutier, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42340713c>.



◀▲ [Fig.2]

Dessins du Chevalier de Fréminville, archives de la bibliothèque municipale de Brest, MS056.
A: enceinte mégalithique sur point haut en partie médiane de Béniguet.
B: ensemble de pierres dressées en partie méridionale de Béniguet.

5.1—ARCHIPEL DE MOLÈNE : UN PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE SOUS PRESSION



Yvan PAILLER

Chaire ArMeRIE, INRAP-UBO,
Institut Universitaire Européen de la Mer,
Technopôle Brest Iroise, 29280 Plouzané, France



Clément NICOLAS

CNRS UMR '8215 Trajectoires,
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France

Cela fait près de deux siècles qu'anti-
quaires, archéologues et géomorpholo-
gues s'intéressent ponctuellement au patri-
moine archéologique de l'archipel de Molène.
Il nous a donc semblé important de réali-
ser un historique de ces recherches afin de
rendre compte des apports de chacun et de
comprendre la perception qu'avaient nos pré-
décesseurs de ces vestiges.

Les données accumulées avec une accélé-
ration sensible depuis les années 2000, per-
mettent aujourd'hui de dresser un premier
bilan des occupations humaines s'étant suc-
cédé sur le plateau molénaï depuis le Paléo-
lithique inférieur jusqu'au haut Moyen Âge.

Grâce à des fouilles récentes, il est possible
de mieux comprendre les modes de vie et les
spécificités de ces groupes insulaires. Sur un
territoire aussi limité et désormais bien pros-
pecté, l'absence, le faible nombre ou a contra-
rio la forte densité de sites connus pour une
période donnée ne peuvent être considérés
comme un biais de la recherche, ce qui nous
amènera à formuler quelques hypothèses sur
le peuplement de ces îles.

Nous tâcherons également de dégager
quelques généralités et des perspectives de
recherche qui permettront à l'avenir de mieux
coordonner les recherches dans ce milieu
mouvant et en constante évolution.

HISTORIQUE DES RECHERCHES

► Du siècle des Lumières aux années 1990

Avant le XX^e siècle, nous disposons de peu de
données concernant le patrimoine archéolo-
gique de l'archipel de Molène. La première
représentation de mégalithes se trouve sur la
carte intitulée « Iles au Sud-Est d'Ouessant »
levée à l'échelle 1/14 000 par les ingénieurs
hydrographes du Roy entre 1771 et 1785 pour
le compte du Dépôt des cartes et plans de la
Marine (fig. 1) ; cet établissement créé en 1720
est l'ancêtre direct du Service Hydrographique
et Océanographique de la Marine (Shom).
Sur le point culminant situé en partie mé-
diane de l'île de Béniguet sont représentées

au moins cinq pierres dressées surplombant
Pors Streas ; s'agissant des seuls mégalithes
dessinés sur cette carte, il est probable qu'ils
aient servi d'amer.

En 1818, J.-M. Bachelot de la Pylaie consacre
plusieurs mois à l'exploration naturaliste et
archéologique d'Ouessant et de l'archipel et
y découvre de nombreux monuments méga-
lithiques. Malheureusement, ses carnets de
note sont restés inédits. En 1819, le Cheva-
lier de Fréminville dessine et lithographie
quelques ensembles mégalithiques remar-
quables de l'archipel.

L'un d'eux correspond sans ambiguïté à l'enceinte mégalithique de Béniguet située sur le point haut de la partie médiane de l'île, un autre pourrait correspondre à celui se trouvant sur le point culminant en partie sud de cette même île (fig. 2 ; Bottin, 1821 ; Sparfel et Pailler, 2009). En 1836, il mentionne un possible cromlec'h sur l'île de Molène qui serait déjà détruit à cette date (Cambry, Fréminville, 1836). En 1835, dans une note inédite (ADF), M. Hesse, commissaire de la Marine, signale deux files de menhirs presque parallèles partant de la partie moyenne de l'île de Béniguet jusqu'à son extrémité sud. Une carte de Beautemps-Beaupré levée entre 1816 et 1818 montre trois limites parcellaires contiguës délimitées par des blocs disjoints qui pourraient correspondre en partie aux pierres dressées signalées par Hesse. Ce dernier signale également deux sépultures mégalithiques, qu'ils nomment « sarcophages », dans lesquelles le fermier de l'île¹ a retrouvé de nombreux ossements humains, l'une se trouvait près du moulin à vent et l'autre dans le jardin du fermier. On ne dispose malheureusement que d'un croquis pour ces probables allées couvertes détruites au XIX^e siècle (Sparfel et Pailler, 2009, p. 149). En 1901, P. du Chatellier accompagné d'A. Devoir embarquent pour l'archipel de Molène (fig. 3) grâce aux moyens de la Marine nationale (Chatellier, 1901 ; Hervé, 1900).

En une journée seulement, ils débarquent sur les îles de Béniguet, Kemenez et Trielen. Quelques jours plus tard, P. du Chatellier (1901, p. 290) se rend seul sur Molène et son grand Ledenez. Il reconnaît dans ces îles de très nombreux vestiges mégalithiques (menhirs, dolmens, chambres à ciel ouvert) mais déplore, concernant Molène, que « le nombre énorme de monuments couvrant cette île est véritablement extraordinaire [et que] malheureusement ils sont tous bouleversés ». Lors de cette mission, il décrit aussi des traces d'habitations de périodes diverses, de nombreuses poteries romaines dans Parc ar Sinalou (trad. « Champ des signaux ») sur Béniguet, ainsi que deux grands kjökkenmödings (amas coquilliers) sur le point haut de Molène. Quant à A. Devoir (1902, p. 78), il précise qu'« il existe plus de 60 monuments dans la seule île de Molène, où les coquilles amoncelées par les habitants qui en faisaient leur nourriture, il y a quelque 5000 ans, forment un vaste "kjökkenmodding" de 60 mètres de longueur sur 8 de largeur et 4 de hauteur ». Lorsqu'il revient en 1913 dans l'archipel, A. Devoir constate la disparition d'un grand nombre de tombes en coffre sur Kemenez, destructions qu'il attribue à l'activité des goémoniers (Sparfel et Pailler, 2009, p. 150)² et décrit plusieurs concentrations de silex taillés sur l'île de Molène (Hervé, 1900).

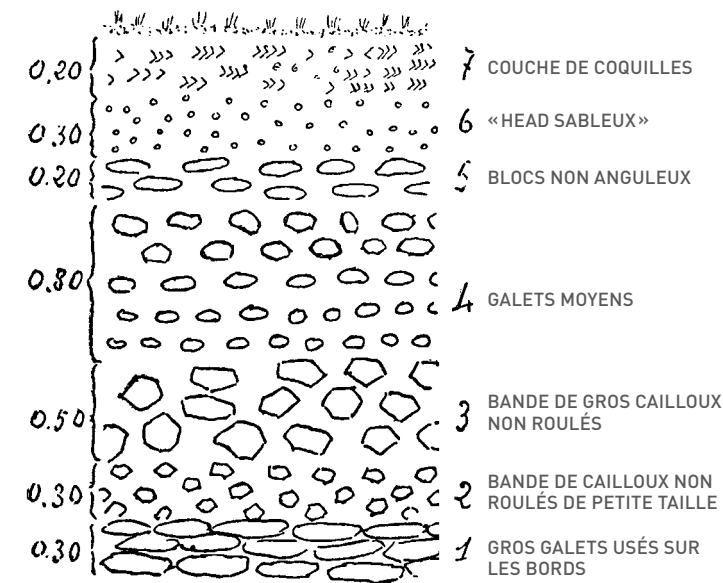
¹ Au cours des XVIII^e et du début XIX^e s., plusieurs conflits opposant la France et l'Angleterre se sont joués en partie par le contrôle des mers ; l'Angleterre mit en place des techniques de blocus des principaux ports français dont Brest (Chaline, 2021). D'après J.-P. Clochon, c'est à partir de 1803-1804 que les Anglais prennent l'habitude de venir se ravitailler en eau douce sur Béniguet. La réinstallation de fermiers de façon pérenne sur cette île daterait de 1815.

² Lors de prospections, nous avons repéré deux tumulus, un situé sur le Ledenez Vraz de Molène et un autre sur le Ledenez Vraz de Kemenez, dont les chambres avaient été réutilisées comme abri temporaire par les goémoniers venant travailler dans les îles (Sparfel et Pailler, 2009).



▲ [Fig.3]

Paire de menhirs plantés dans un tertre circulaire ou un pierrier sur l'île de Béniguet (photo A. Devoir, © Labo Archéosciences UMR 6566 CREAAH.). Cette photo a dû être prise lors de la mission de 1901, la personne habillée en civil à l'arrière-plan pourrait être P. du Chatellier.



▲ [Fig.4]

Coupes stratigraphiques au nord de Béniguet (d'après Collin, 1936).

C'est en 1930 que l'on apprend par un article de l'Ouest Eclair (21/08/1930) consacré à l'archipel qu'une vaste nécropole fut découverte sur Molène lors de la construction du sémaphore en 1908, mais ne put être observée avec soin. À partir des années 1930, plusieurs chercheurs s'intéressent sporadiquement à l'île de Béniguet. L. Collin (1936) réalise une étude des formations quaternaires de l'ensemble de l'archipel et décrit trois amas coquilliers se trouvant sur la côte nord-ouest de Béniguet (fig. 4) ; dans l'un d'eux qu'il n'est pas possible de localiser avec précision, il décrit (p. 43) « une couche de coquilles, patelles, troques, buccins, etc. extrêmement serrées les unes aux autres ; dans cette couche, surtout à la base, on trouve des silex et des débris de poterie ». Ce même chercheur mentionne aussi un autre amas coquillier sur le Ledenez Vraz de Molène. C'est sur cette île que les époux Péquart, à la recherche de stations mésolithiques, ont fouillé un coffre à dalles (de l'âge du Bronze ?) dans lequel était conservé un squelette humain (Collin, 1936, p. 34). L. Collin signale également la présence dans le sud de Béniguet « d'un alignement de petits menhirs analogues à ceux de Kemenez et de Molène témoignant que ces îles furent occupées à l'époque néolithique par des peuplades importantes ».

En 1950, lors d'une excursion organisée par A. Guilcher, A. Cailleux observe à nouveau les amas signalés précédemment par L. Collin et ajoute qu'ils sont situés « sur les petites falaises littorales entaillées par une très vigoureuse érosion marine » (Cailleux, 1950, p. 353). À 30 m au sud de la ferme, il est le premier à décrire un amas coquillier interstratifié dans la dune (qui correspond à celui de Pors ar Puns dont nous avons débuté la fouille en août 2021) qui livre de nombreux restes humains : « j'ai récolté seulement les os, qui, déjà dégagés par les intempéries ou par la mer, risquaient d'être emportés par les prochaines tempêtes » (Cailleux, 1950, p. 354). En longeant la côte vers le NNE, il signale encore d'autres amas coquilliers, eux-aussi interstratifiés dans la dune, un coffre à dalles funéraire, un squelette humain et la présence d'un bloc de calcaire importé. L'amas coquillier le plus proche de la ferme de Béniguet (Porz ar Puns) ne suscite guère l'enthousiasme de P.-R. Giot (in Pailler et Nicolas, 2019, p. 341) qui pense, après s'être rendu sur place en 1950 avec G. Chabal et L. L'Hostis, avoir affaire à des vestiges de la Période moderne voire contemporaine ; il y prélève tout de même « les ossements partiels d'au moins 3 adultes et de 2 enfants » qu'il attribue à des restes de fermiers du XVIII^e siècle. En revanche, il se montre bien plus intéressé par les différents mégalithes qui couvrent l'île et précise qu'« il y aurait lieu de prévoir le classement de cet ensemble qui est peut-être moins mutilé qu'il n'y paraît. Des fouilles sous le sable devraient permettre de retrouver bien des dalles, et de faire une restauration prudente ». En 1958, la Gendarmerie nationale exhume quatre squelettes à Pors ar Roelen, dans le nord de Molène. Selon P.-R. Giot qui les a récupérés pour les collections de comparaison du laboratoire d'Anthropologie (Univ. de Rennes 1), ils correspondraient à ceux de naufragés (non datés).

Trois ans plus tard, P.-R. Giot dépêche J. Briard pour aller fouiller sur Molène des restes humains associés à des restes de murs en pierres sèches mis au jour lors du creusement d’une citerne (*Pailler et Nicolas, 2019, p. 342*). Dans les années 1960 et 1970, B. Hallégouët parcourt à son tour l’archipel, essaie de retrouver les sites mentionnés par P. du Châtellier et complète les précédentes observations : il est le premier à repérer des vestiges archéologiques sur Banneg, Balaneg, Litiri (*Giot et Hallégouët, 1980 ; Hallégouët, 1982*). Il déplore des destructions de mégalithes faites sur l’île de Béniguet liées à l’introduction d’un tracteur pour la culture du maïs par la Fédération de chasse départementale (*Yésou, 2020*) et appelle à un suivi régulier de ces îles et à une coordination entre gestionnaires et archéologues (*Hallégouët et Giot, 1980*). En 1977, ce chercheur écrivait (*in litteris, archives de l’UMR 6566 CReAAH*) que, sur Molène, « la construction de résidences secondaires se développe actuellement à un rythme rapide et il serait utile de pouvoir suivre les fouilles entreprises lors de ces travaux ». Dans les années 1990, quelques archéologues (J.-P. Le Bihan, M. Vaginay) viendront sur Béniguet à la journée à l’invitation de l’ONCFS (Office national de la Chasse et de la Faune sauvage), mais ces visites ne donneront pas lieu à des recherches. M. Le Goffic et B. Grall du Service départemental d’Archéologie du Finistère sont mandatés pour réaliser une étude de zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager (ZPPAUP)

► Émergence d’une dynamique depuis 2000

À partir des années 2000, des prospections archéologiques systématiques sont mises en œuvre dans l’archipel de Molène afin d’évaluer l’état sanitaire du patrimoine archéologique (notamment les mégalithes) et de rechercher des sites d’habitats (*Pailler et Sparfel, 2001*).

du Conquet et, à ce titre, vont effectuer des prospections et quelques relevés de mégalithes sur Béniguet (*inédit, Centre départemental d’Archéologie du Finistère*). Les difficultés d’accès aux îles de l’archipel de Molène ont fortement limité l’étude de son patrimoine archéologique et c’est assez logiquement Béniguet, l’île la plus proche du continent, et Molène, disposant quant à elle de liaisons régulières, qui ont fait l’objet du plus d’observations. Comme ont pu le constater les archéologues et les géomorphologues qui s’y sont rendus, le patrimoine archéologique de l’archipel est très riche. Toutefois, ces visites de courte durée ne leur ont offert qu’une vision partielle de la diversité des vestiges archéologiques, focalisée sur les plus évidents d’entre eux (pierres dressées, sépultures mégalithiques, grands amas coquilliers) et plus rarement sur les plus discrets (silex taillés, modestes couches coquillières, fosses, trous de poteaux, empièvements). En outre, l’espacement dans le temps de ces visites et l’approximation dans la localisation des sites n’ont pas permis d’effectuer une carte archéologique précise ou un réel suivi des sites, mais seulement un constat général et renouvelé de la destruction progressive du patrimoine archéologique de l’archipel par l’érosion littorale et l’activité humaine. Malgré une quasi-absence d’agriculture mécanisée, le patrimoine archéologique a largement payé son tribut aux activités récentes de l’Homme dans l’archipel.

Ces travaux, intégrés dans le Programme archéologique molénais, ont donné lieu à un inventaire géoréférencé des monuments mégalithiques de l’archipel, couplé à des levés topographiques précis, ce qui a mis en évidence leur grande diversité (*Sparfel et Pailler, 2009*). Rapidement, les prospections des secteurs érodés ont permis la découverte de sites d’habitat notamment plusieurs amas coquilliers attribuables au Néolithique ou aux périodes plus récentes. Ces derniers contenant de très nombreux restes organiques, rares en Bretagne, ont nécessité de faire appel à des archéozoologues. Sous l’impulsion d’A. Tresset, des premiers sondages ont été entrepris en 2003 sur un site au péril de la mer, Beg ar Loued, à la pointe sud de Molène (*Pailler et al., 2004*). C’est ainsi qu’a débuté une fouille programmée de près d’une décennie portant sur un habitat occupé principalement à l’âge du Bronze ancien. Un autre aspect important de ce programme a été la volonté de mieux cerner le type d’environnement dans lequel ces groupes humains ont évolué, en retraçant notamment l’évolution paléogéographique de l’archipel de Molène dans son ensemble (*Stéphan, ce vol.*).

En parallèle, chaque année, avec l’aide des agents de l’association Bretagne Vivante et de l’Office national de la Chasse et de la Faune sauvage (ONCFS), des prospections ont été effectuées sur les îles afin de suivre les effets de l’érosion marine qui paradoxalement détruit et met au jour les sites archéologiques. Ce fut particulièrement le cas suite aux tempêtes des hivers 2008 et 2013-2014. Dans certains cas, devant la menace imminente pesant sur les sites, des sondages d’urgence ont été menés comme à Trielen sur un four à sel de la période gauloise, le suivi de cet atelier de sauniers ayant été poursuivi par M.-Y. Daire (2008). Ces opérations ont été autorisées par le Service régional de

l’Archéologie et soutenues financièrement par le Ministère de la Culture et le Conseil départemental du Finistère. Toutes ces opérations ont permis de structurer la recherche dans l’archipel, d’agréger au fil des ans une équipe interdisciplinaire (CNRS, UBO, MNHN, Univ. Paris 1, Inrap, etc.) et d’apprendre à travailler en concertation avec les gestionnaires et propriétaires privés des îles qui se sont succédé : Bretagne Vivante, ONCFS, Conservatoire du Littoral, commune de Molène, famille de Kergariou, le Parc naturel marin d’Iroise (PNMI).

Nous l’avons déjà mentionné plus haut, les archéologues ne sont pas les seuls à réaliser des fouilles. Comme l’exige la législation, toute mise au jour de restes humains nécessite de faire appel à la Gendarmerie Nationale qui est alors dépêchée sur les lieux par le Parquet. Une fois l’enquête préliminaire réalisée (investigation de terrain, datation) et si les faits sont classés sans suite, le matériel peut être remis aux archéologues pour étude anthropologique et éventuelle suite à donner. Deux interventions de ce genre ont eu lieu au cours des années 2000 dans l’archipel. Suite aux tempêtes hivernales de 2008, des restes humains commençaient à apparaître sur Kemenez sous la dune au sud-est de l’île. L’intervention des techniciens en identification criminelle a permis de dégager une sépulture multiple avec quatre squelettes d’hommes adultes. La trouvaille d’une balle en plomb associée, compatible avec un projectile d’arme à chargement par la bouche et une datation ¹⁴C entre 1430 et 1530 de n. è. (*Gandois et al., 2013*) ont clos le débat sur des rumeurs (*Libération, 21/07/2008* et *Le Monde, 06/10/2008*) ayant couru tout l’été autour d’un possible meurtrier ayant sévi dans l’archipel ! En 2021, une autre intervention a eu lieu cette fois au nord-ouest de l’île de Trielen suite à la découverte par des agents de l’OFB (Office français de la Biodiversité) d’un crâne

humain et de quelques côtes en bas de micro-falaise ; l'opération menée par la Brigade criminelle de Quimper a permis de recueillir le squelette partiel d'un enfant d'une dizaine d'années, daté par ¹⁴C entre 1440 et 1622 de n. è. (*adjutant Lesage, com. pers. 2021*). À partir des années 2010, des prospections et des sondages sur estran ont été réalisés par H. Gandois avec l'autorisation du DRASSM en plusieurs points de l'archipel et ont porté notamment sur des amas coquilliers, des indices d'habitats, des sites funéraires (*Gandois, 2019*) et sur la reconnaissance des barrages de pêcheries (*Gandois et al., 2018*). Ces derniers ont également fait l'objet de recherches par P. Stéphan grâce à l'exploitation des données Lidar du Litto3D et à de nouvelles acquisitions à l'aide d'un sonar multifaisceaux, ce qui permet de visualiser des barrages toujours immergés et de les recalcr altitudinalement (*Stéphan et al. in Pailler et Nicolas, 2019*). Plus récemment, A. Guyot a déployé une nouvelle méthode par imagerie hyperspectrale permettant d'identifier des structures

anthropiques submergées jusqu'ici inédites (*Guyot et al., 2021*). Depuis 20 ans, la recherche archéologique dans l'archipel de Molène a connu un essor sans précédent. Cela tient à la reconnaissance d'un riche patrimoine, à des observations régulières des agents de terrain (Asso. Bretagne vivante, ONCFS puis OFB) et à une activité importante de terrain, sur les espaces terrestres comme sur les estrans, soutenue par les services de l'État et le département du Finistère. Ce n'est qu'en 2019 que le premier diagnostic d'archéologie préventive a été effectué à Molène par l'Inrap sur une parcelle privée où devait se construire une maison particulière ; s'il n'a pas donné lieu à une fouille, les résultats qu'il a livrés sont loin d'être négligeables (*Pailler, 2019*). Le démarrage en 2021 de la fouille programmée du site de Porz ar Puns (Béniguet) s'inscrit dans la suite logique du Programme archéologique molénaï et vise à mieux comprendre le mode de vie des sociétés littorales passées dans le temps long *via* une approche interdisciplinaire.

LES OCCUPATIONS HUMAINES,
DU PLATEAU MOLÉNAÏ À L'ARCHIPEL DE MOLÈNE

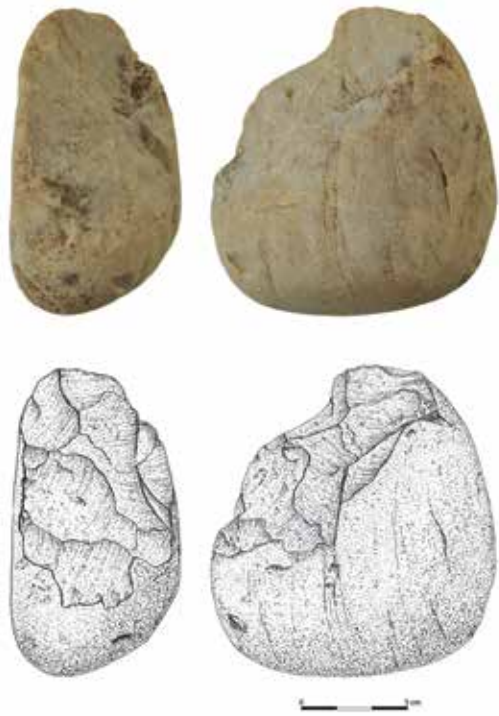
► Les temps très anciens

Les premiers indices d'occupation humaine du plateau molénaï remontent au Paléolithique ancien (Colombanien) avec la découverte d'un chopper au contact d'une plage ancienne pléistocène près du point culminant de l'île de Molène (*Hinguant in Pailler, 2019*; fig. 5). Cette trouvaille faite *in situ* dans une tranchée confirme l'ancienneté d'un outil analogue ramassé en surface dans les années 1970 sur cette île (*Molines, 1992*). Il est vraisemblable que ces indices de passage d'*Homo Heidelbergensis* se soient faits à la faveur

d'une régression marine autour de 300 000 ans av. n. è (*Stéphan et Culioli in Pailler, 2019*). Les indices se font un peu plus nombreux au Moustérien avec plusieurs trouvailles faites en stratigraphie dans les coupes de falaise : deux nucléus Levallois associés à un racloir et un éclat de débitage au nord de Béniguet, un nucléus Levallois à l'ouest de Molène ainsi que deux éclats découverts à Balaneg (*Pailler, et Sparfel, 2001* ; *Dupont et al., 2003* ; *Lourdeau, 2007*).

▼ [Fig.5]
INDICE PALÉOLITHIQUE SUR MOLÈNE
Le chopper de Molène découvert près du point haut de l'île
(d'après Hinguant, 2019).

© PHOTOS & DESSINS : S. HINGUANT



Là encore, l'Homme de Néanderthal a dû fréquenter le plateau à la faveur d'une régression marine et au début d'une dynamique éolienne périglaciaire, soit probablement dans la première moitié de la glaciation weichsélienne, entre 115 000 et 60 000 BP environ. L'occupation mésolithique du plateau molénaï n'est connue qu'à travers la découverte de trois nucléus à débitage lamellaire découverts sur Balaneg et Molène qui témoigneraient d'une fréquentation à l'Holocène ancien (*Pailler et Sparfel, 2001*). Entre la fin du IX^e et le début du VIII^e millénaire, des groupes de chasseurs-collecteurs devaient parcourir régulièrement cette péninsule qui s'arrêtait au niveau du Fromveur comme l'indiquent les proches sites contemporains de Bertheaume (Plougonvelin) ou du Bilou (Le Conquet) mais il est probable que la majeure partie des traces aient été depuis longtemps submergées du fait de la remontée du niveau marin durant l'Holocène (*Blanchet et al., 2006* ; *Nicolas et al., 2012*) ; en effet, le niveau de la mer était alors environ 40 m plus bas que son niveau actuel (*Stéphan, ce vol.*).

► Dynamisme des peuplements entre le Néolithique et l'âge du Bronze ancien

Vers la fin du VI^e millénaire av. n. è., qui coïncide à l'extrême fin du Mésolithique ou au début du Néolithique, le plateau molénaï se transforme en île avec l'enneigement du chenal du Four. Les groupes humains sont donc contraints pour y accéder de traverser sur des embarcations ce bras de mer ou celui du Fromveur, situé plus au large, pour atteindre Ouessant (*Stéphan, ce vol.*). Le Néolithique ancien reste mal connu ; seules deux fosses datées du premier tiers du V^e millénaire ont été reconnues, une à Beg ar Loued (Molène) qui contenait de nombreux charbons de bois dominés par le chêne et une autre sur le

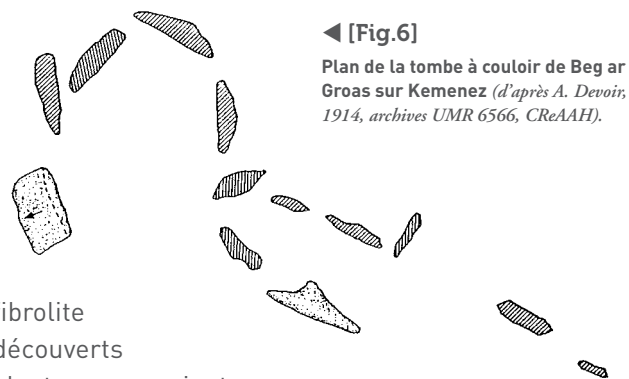
Ledenez Vihan de Kemenez qui a livré une lame polie en diorite, des tessons et quelques silex taillés. Cette colonisation précoce des îles est tout à fait cohérente de ce que l'on connaît de l'expansion rapide de la culture B-VSG sur le littoral armoricain et ses îles (Jersey, Groix, Belle-Ile-en-Mer ; *Pailler et al., 2008*). Au Néolithique, le niveau de la mer poursuit sa remontée et le phénomène de morcellement des îles débute. Plusieurs grands ensembles insulaires vont peu à peu se dégager comme Molène-Trielen, Kemenez-Litiri et Béniguet, les îles de Banneg et Balaneg ne formant que de modestes entités (*Pailler et al., 2014*).

Le Néolithique moyen est bien documenté dans l'archipel, plusieurs monuments funéraires ont été repérés sur les lignes de crête ou les point hauts de Trielen, Béniguet, Molène et Kemenez. Les plus anciens ont été érigés autour du milieu du V^e millénaire av. n. è., il s'agit de tertres bas allongés desquels émergent parfois aujourd'hui, entre les touffes d'armérie, des parements sur les bords ou une tombe en coffre ou plus rarement des monuments circulaires comme ceux identifiés sur la nécropole de Zoulierou à Molène (Sparfel et Pailler, 2009).

Seul un monument attribuable à cette période a pour l'heure fait l'objet de sondages, il s'agit d'un tertre situé sur le Ledenez Vihan de Kemenez (Pailler et al., 2011 ; Gandois et al., 2013). Bien que déjà entamé par l'érosion marine au moment de l'intervention, nous avons reconnu un monument trapézoïdal d'environ 20 m de longueur sur 6,5 m de largeur délimité sur ses longs côtés par des dalles mégalithiques en gneiss plantées de chant (fig. 8).

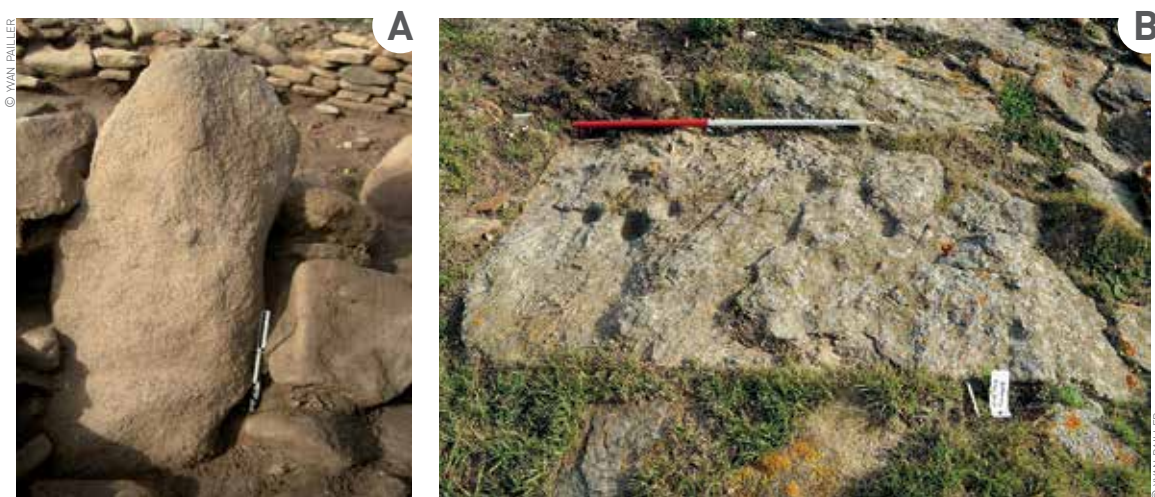
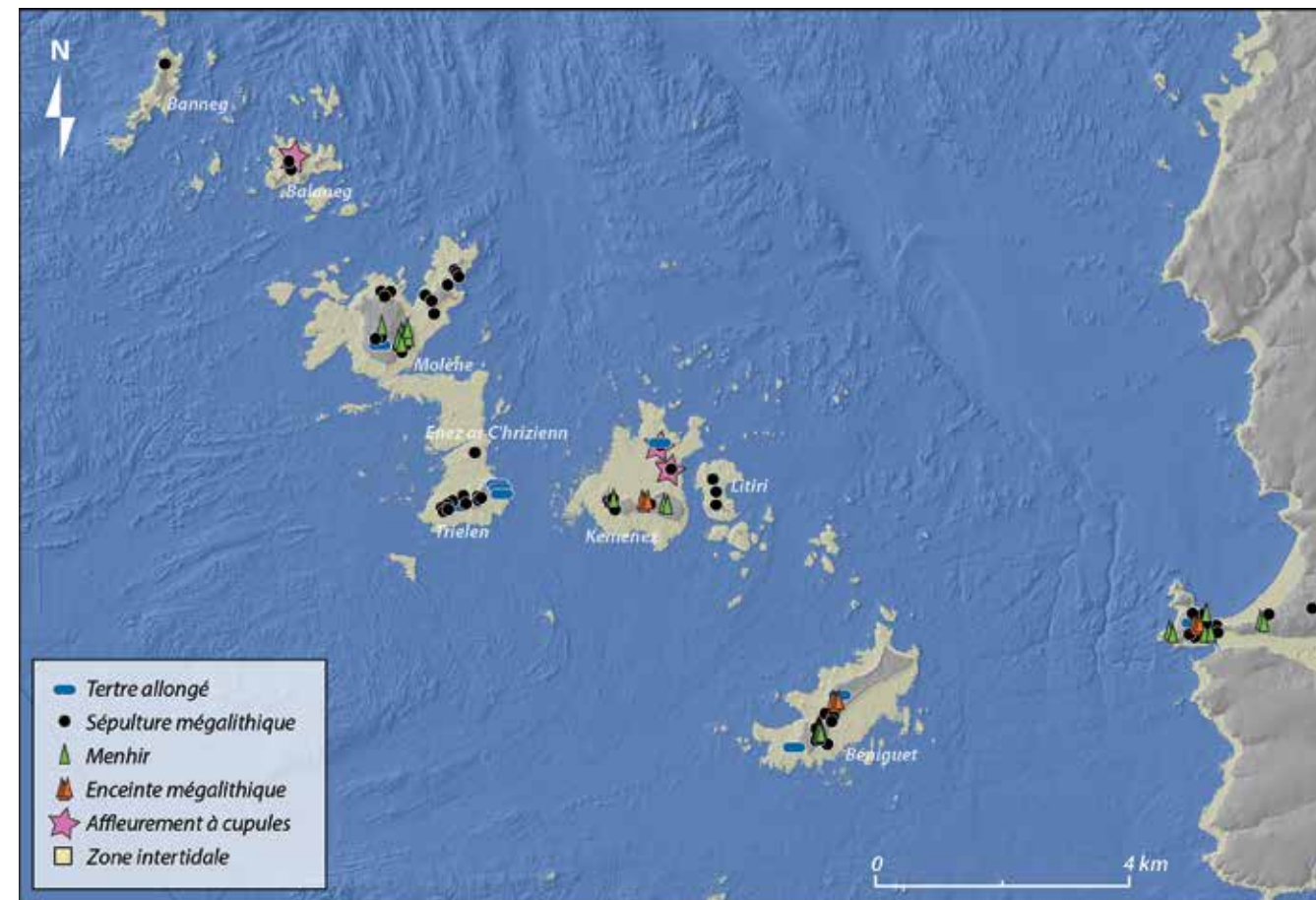
Le coffre funéraire se trouvait dans la moitié occidentale du monument et avait déjà été « visité », probablement dès l'âge du Bronze ancien. Toutefois deux flèches tranchantes en silex d'importation et des outils polis en

fibrolite découverts alentours pouvaient constituer les reliquats du viatique funéraire. Un peu plus tard, dans le dernier tiers du V^e millénaire, de nouveaux monuments funéraires collectifs sont construits, les tombes à couloir sous cairn (fig. 6). Ces monuments lorsqu'ils ont conservé leur cairn protecteur sont encore bien visibles dans le paysage ; on en connaît sur toutes les îles de l'archipel (Sparfel et Pailler, 2009). C'est probablement durant cette phase que sont érigées la majeure partie des menhirs que l'on observe encore sur Béniguet, Kemenez et Molène (ibid.). Dans l'archipel de Molène, l'« art » mégalithique se résume à des figurations punctiformes travaillées en bas-relief comme sur l'une des pierres dressées de Beg ar Loued ou plus généralement en creux (cupules) sur un menhir à Béniguet ou sur des affleurements rocheux à Balaneg et sur les ledenez de Kemenez (fig. 7).

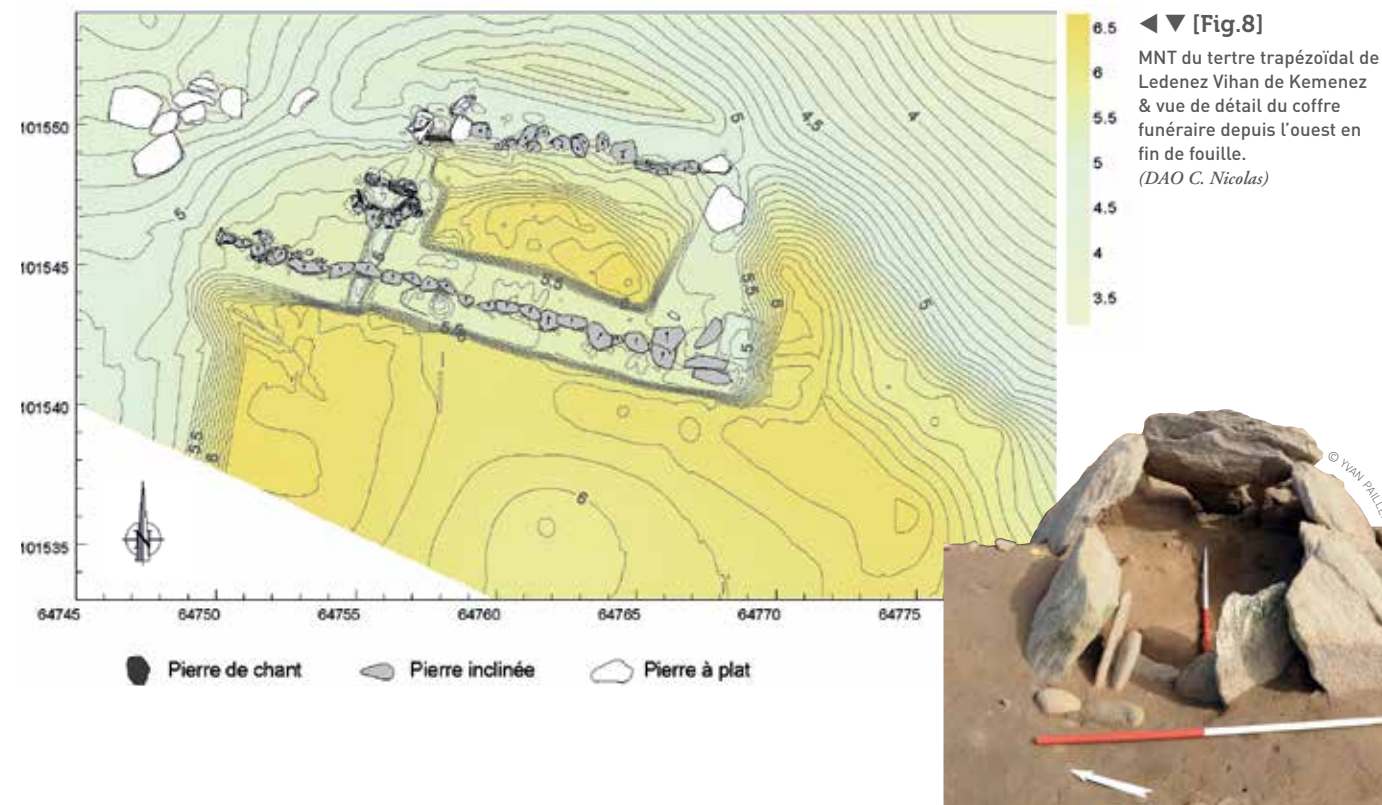


◀ [Fig.6]
Plan de la tombe à couloir de Beg ar Groas sur Kemenez (d'après A. Devoir, 1914, archives UMR 6566, CReAAH).

RÉPARTITION DES MÉGALITHES, DES TERTRES ALLONGÉS & DES AFFLEUREMENTS À CUPULES DANS L'ARCHIPEL DE MOLÈNE (DAO Clément Nicolas, d'après Kergourlay, modifié).



▲ [Fig.7]
A : Pierre dressée ornée d'un mamelon en bas-relief, réemployée dans l'architecture des maisons de l'âge du Bronze ancien de Beg ar Loued.
B : Affleurement à cupules à la pointe sud du Ledenez Vraz de Kemenez.



En contrepoint de cette profusion de monuments mégalithiques, nous ne disposons pour l'heure d'aucun habitat contemporain du Néolithique moyen.

Seuls de rares indices domestiques à Beg ar Loued (foyer et trou de poteau) ont été datés de cette période et il est vraisemblable que la majeure partie des habitats étaient installés sur la frange terrestre entourant les éminences que constituent les îles actuelles et

sont donc aujourd'hui submergés.

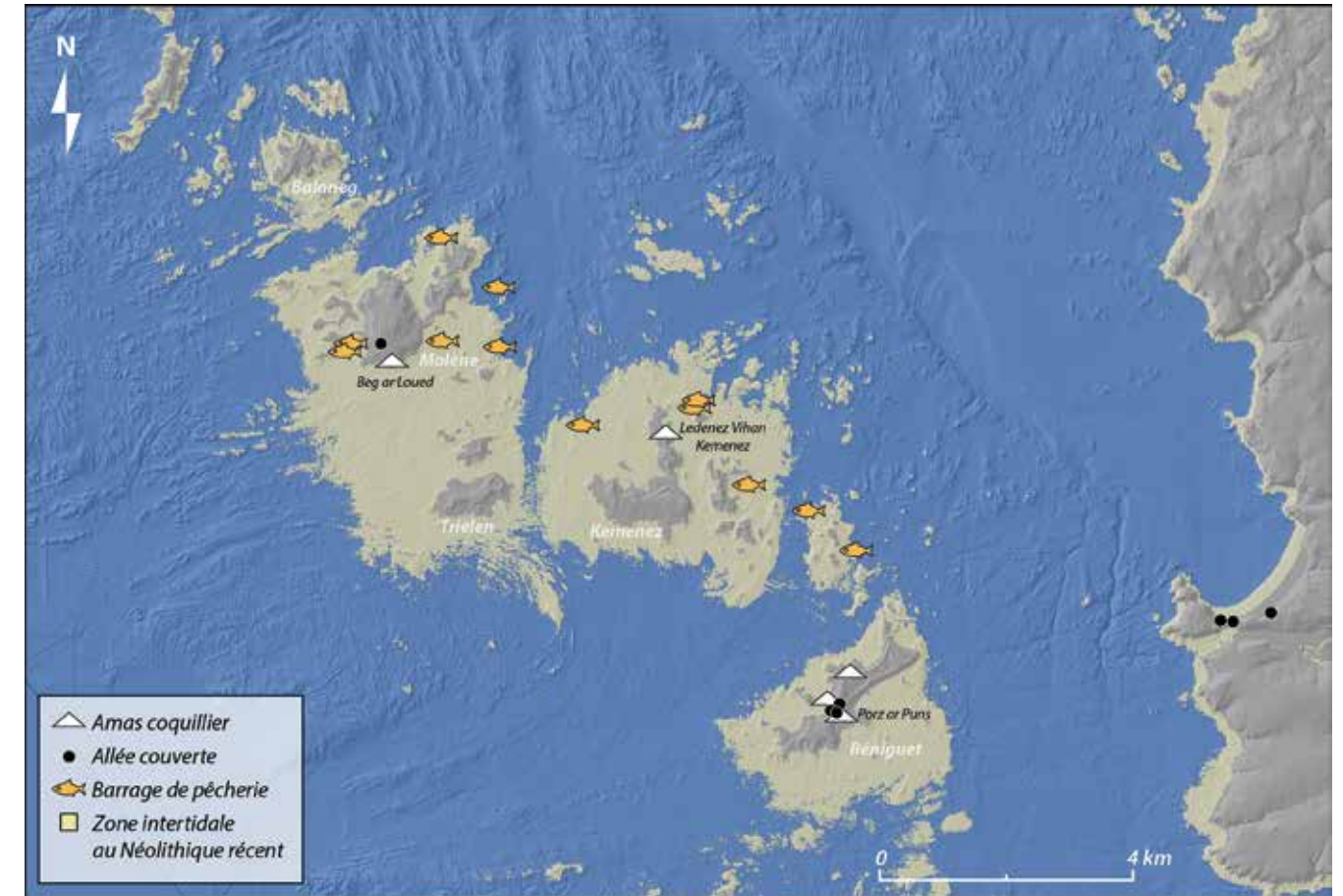
Il faut toutefois indiquer l'observation d'un puissant fossé creusé dans une coupe de falaise au NO de Béniguet. Son comblement, constitué de limon et de blocs de pierre anguleux, a livré les fragments d'une céramique fine, non tournée, de réalisation soignée, qui correspond probablement à une coupe à col, caractéristique du Néolithique moyen (L. Manceau, *com. pers.* 2021).

Au Néolithique récent et final (entre 3600 et 2500 av. n. è.), les données concernant les activités domestiques des populations insulaires se multiplient avec la reconnaissance de plusieurs amas coquilliers sur Béniguet, Ledenez Vihan de Kemenez et Molène (fig. 9). Faute de structures fouillées, le monde des morts reste mal connu mais certaines sépultures mégalithiques évoquent de petites allées couvertes comme à Béniguet, Molène et Trielen (Sparfel et Pailler, 2009 ; Pailler et al., 2014). Les sondages et les prélèvements effectués dans plusieurs kjökkenmöddings ont mis en évidence des grains carbonisés de céréales (blé nu dominant à Béniguet-3) et des vestiges osseux d'animaux domestiques (mouton, vache et porc), ce qui laisse penser que les gens pratiquaient l'agriculture et l'élevage. L'étude des nombreux restes ichtyofauniques indique une pêche peu sélective qui concerne des espèces côtières (bars, daurades, mullets...) et devait s'effectuer dans la majeure partie des cas à l'aide de pêcheries d'estran (Dréano et al., 2013; Dréano in Pailler, Nicolas, 2019). La pêche à pied avait également son importance puisque les coquilles constituent une grande part de ces amas; si la patelle écrase en proportion les autres espèces présentes, on note toutefois la présence récurrente de moules, d'oursins et de coquilles Saint-Jacques (Dupont et al., 2003 ; Dréano et al., 2007 ; Dupont in Pailler et Nicolas, 2019).

Le matériel lithique taillé en silex et, dans une moindre mesure, en grès et en quartz est abondant et obtenu essentiellement par débitage unipolaire pour l'obtention d'éclats servant de supports d'outils (grattoirs, éclats retouchés, pièces esquillées). On peut signaler la présence d'une série de petites flèches tranchantes sur éclats minces sur le site du Ledenez Vihan de Kemenez (Pailler et al., 2011 ; Kergourlay, Pailler, 2013).

Au sein du macro-outillage, on observe de manière récurrente des galets biseautés, utilisés comme décolle-patelles (Pailler, Dupont, 2007). Sur ces sites, la céramique est très fragmentée, assez ubiquiste et peu décorée, les séries sont encore trop modestes pour les rattacher à une culture matérielle donnée, mais on note fréquemment la présence de boutons perforés et de languettes (Dréano et al., 2007 ; Pailler et al., 2011).

Ce n'est que vers la fin de la période que l'on va voir apparaître sur certains sites comme Beg ar Loued (Molène) et Porz ar Puns (Béniguet) de nombreux tessons décorés où dominent les motifs de lignes parallèles horizontales incisées qui évoquent le style Conguel (Sala-nova in Pailler et Nicolas, 2019 ; L. Manceau, *com. pers.* 2021).



◀ [Fig.9]
L'amas coquillier du Néolithique récent de Béniguet-3 en 2019. L'échancrure visible derrière M. Hascoët (PNMI) correspond à la tranchée de sondage effectuée en 2005 dont l'extrémité se trouvait alors à 1 m en retrait de la micro-falaise

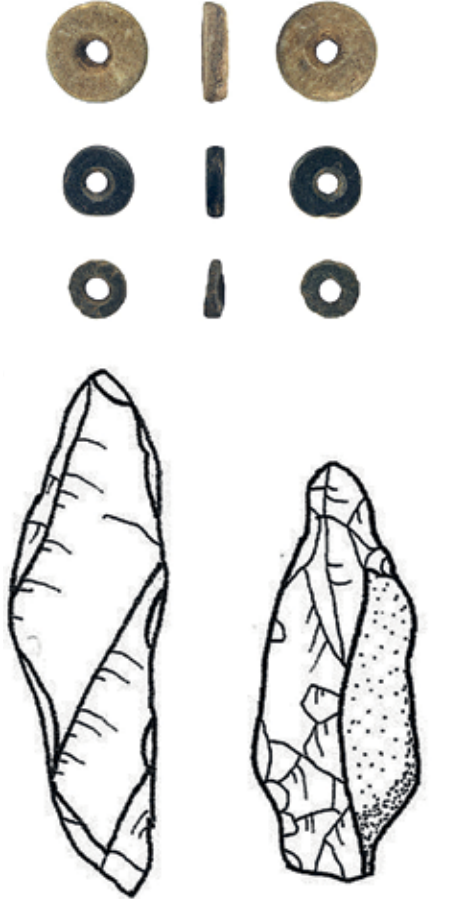
Ce sont sur des sites insulaires de cette période, Beg ar Loued sur Molène, Saint-Nicolas aux Glénan pour ne citer que des exemples finistériens, que des ateliers de production de perles vont voir le jour (Hamon, 2006 ; Dupont in Pailler et Nicolas, 2019).

Ces dernières de forme discoïdes sont assez standardisées et généralement façonnées à partir de tests coquilliers, souvent issues de pourpres mais aussi de roches tendres (fig. 10). Côté silex, le débitage des galets s'effectue désormais davantage par percussion sur enclume, tendance qui se confirme plus tard à l'âge du Bronze ancien (Audouard in Pailler et Nicolas, 2019). Si les perles en tests coquilliers demeurent assez rares (pour des raisons taphonomiques), les sites producteurs se caractérisent par la présence de centaines de mèches de foret en silex (ibid. ; Hamon, 2006). Quelques lames polies en fibrolite de Plouguin et de Locmaria-Plouzané et en métadolérite du type A venant de Plussulien indiquent des relations avec le continent voisin. Un grattoir en bout en lame découvert à Beg ar Loued et un fragment de poignard (fig. 11) mis au jour au nord-est du Ledenez de Kemenez, tous deux en silex du Grand Pressigny (Indre-et-Loire), montrent que l'archipel de Molène n'était pas en dehors des réseaux d'échanges qui pouvaient d'ailleurs se faire par voie de mer.

Malgré le repérage de plusieurs dépotoirs, nous n'avons pas encore de bâtiments datés de cette période, mais sur le Ledenez Vihan de Kemenez, une fosse à parois subverticales colmatée par un important dépotoir évoque un puisard (Pailler et al., 2011) et pourrait trahir une occupation pérenne des lieux.

© J.-P. TISSIER

© L. LE CLÉZIO



▲ [Fig.10]
Perles en test coquillier,
en micaschiste et en gneiss
et mèches de foret en silex.

1 cm

© CLÉMENT NICOLAS



► [Fig.11]
Fragment distal de poignard
en silex du Grand Pressigny
(Touraine), très patiné, attri-
buable au Néolithique final dé-
couvert en coupe de micro-falaise
sur le Ledenez Vraz de Kemenez.

3 cm

Le milieu du III^e millénaire av. n. è. correspond à la diffusion de la **culture campaniforme** en Europe occidentale par voie maritime, le long des côtes atlantiques. En particulier, des gobelets décorés en forme de cloche inversée, initialement d'origine ibérique, vont se retrouver jusqu'en Écosse. L'archipel de Molène, passage obligé dans ces circulations atlantiques, n'échappe pas au phénomène. Des ensembles de tessons décorés campaniformes (fig. 12) ont été mis au jour sur les sites de Beg ar Loued à Molène (Pailler et Nicolas, 2019) et de Porz ar Puns à Béniguet. Ils ont été découverts mêlés à de la céramique locale du Néolithique final (style Conguel ou apparenté) dans des contextes sédimentaires qui n'ont pas encore permis de déterminer leur relation stratigraphique exacte. S'agit-il alors de témoins de l'adoption par les communautés néolithiques insulaires d'un nouveau style céramique ? Ou bien sont-ils les marqueurs d'une succession de groupes humains dans l'archipel ?

© L. MANCAU



◀ [Fig.12]
Tessons décorés campaniformes
découverts sur le site de Porz ar
Puns à Béniguet

5 cm

Bien que ces tessons campaniformes ne soient pas associés à des structures domestiques, ils témoignent d'une présence humaine dans les îles de l'Iroise sans discontinuer durant le III^e millénaire.

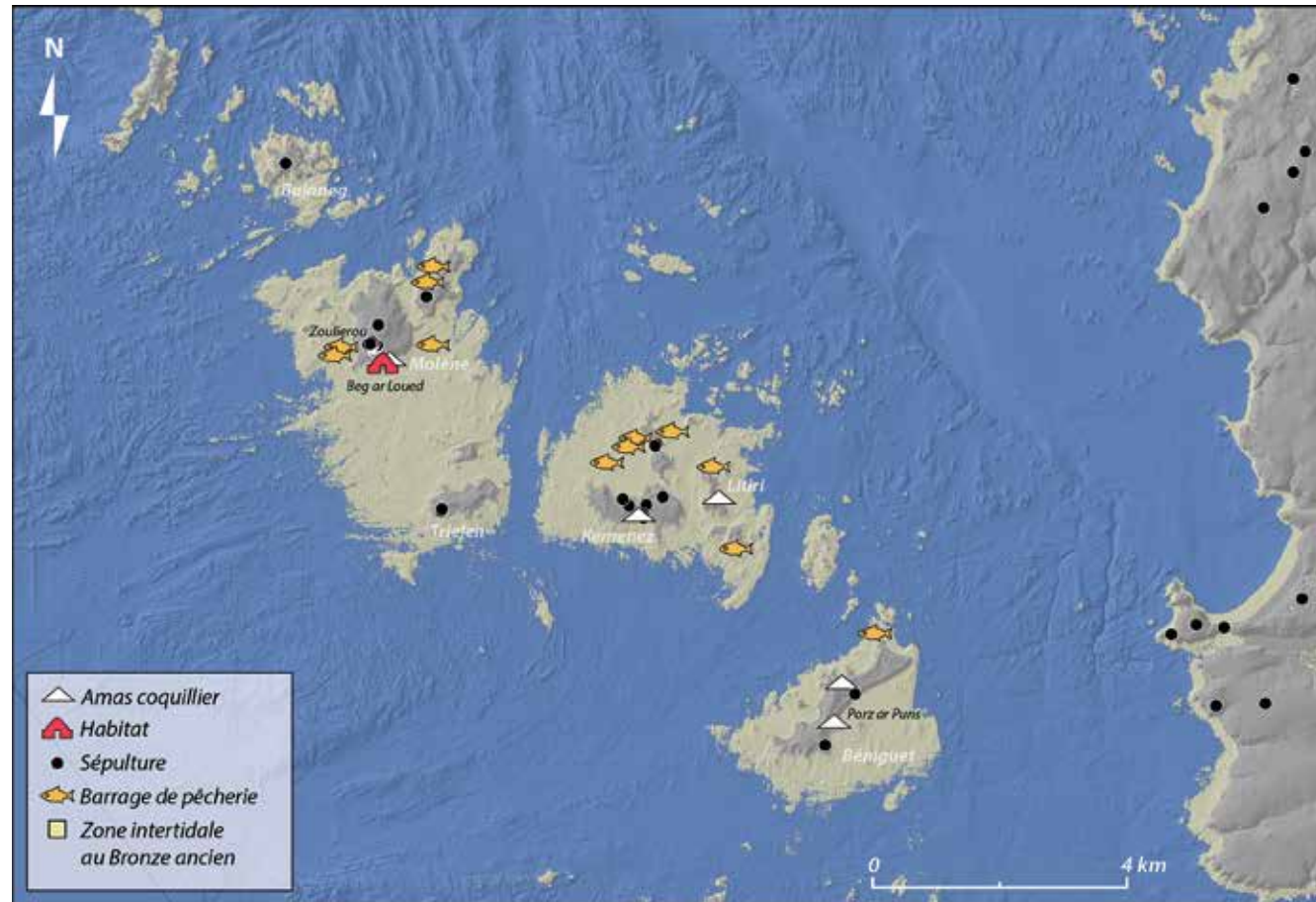
À partir de 2200 av. n. è., des changements dans les pratiques funéraires rendent l'occupation humaine plus visible.

En effet, l'**âge du Bronze ancien** voit le développement de la sépulture individuelle, avec ou sans tumulus, engendrant une multiplication des sites. Des coffres en pierre sont connus sur les plus grandes îles (Béniguet, Kemenez, Molène et son Ledenez Vraz).

Au sud de Molène, la nécropole de Zoulierou composée d'une vingtaine de petits tumulus (5 à 15 m de diamètre) et de plusieurs coffres constitue l'ensemble funéraire le plus important. Cette empreinte humaine est également perceptible à travers la douzaine de barrages de pêcheur répartis sur les îles de Molène, de Kemenez et leur ledenez, Litiri, Morgol et Béniguet, qui ont dû fonctionner à l'âge du Bronze ancien (Stéphan, ce vol.).

En regard de ce maillage dense de tombes et de pêcheries, pas moins de cinq amas coquilliers sont connus : Beg ar Loued à la pointe sud de Molène, un sur Kemenez, un autre à Litiri et deux à Béniguet dont celui Porz ar Puns qui s'étend sur près de 1 000 m² (Gandois, 2019 ; Pailler et Nicolas, 2019).

« Comme ont pu le constater les archéologues et les géomorphologues qui s'y sont rendus, le patrimoine archéologique de l'archipel est très riche. »



La fouille du site de Beg ar Loued a révélé deux maisons superposées en pierres sèches, exceptionnellement préservées et associées à plusieurs niveaux d'occupation permettant de renseigner la vie de ses habitants (*Pailler et Nicolas, 2019*).

La première maison de plan ovulaire allongé, longue de 16 m au minimum, était soigneusement appareillée et sa charpente supportée par une série de poteaux en bois (fig. 16). Après une phase d'abandon (une ou deux générations?), une seconde maison est construite sur les ruines de la première. Cette seconde maison d'un module plus réduit (9,5 m de longueur) est aussi celle qui est la mieux conservée avec des murs encore en élévation sur plus d'un mètre par endroits (fig. 17).

Les murs porteurs de cette maison, érigés sur des fondations peu stables, ont connu des problèmes de portée que les habitants ont tenté de résoudre à l'aide de différents procédés (dalles de soutènement, contreforts). Contrairement à la première maison qui disposait d'un axe faîtière supportant la charpente, la seconde bâtisse devait avoir son toit posé directement sur les murs. Leur couverture pouvait être assurée par du chaume ou des mottes de gazon. Les vestiges mis au jour indiquent une économie à large spectre exploitant l'ensemble du milieu insulaire. Les habitants de Beg ar Loued cultivaient céréales (les orges nue et vêtue, l'amidonnière et le froment) et légumineuses (la féverole et le pois) et élevaient des moutons (pour leur lait), des cochons et des



◀ [Fig.13]
Meule en granite avec plusieurs phases d'utilisation, Beg ar Loued.

bœufs, ces derniers pouvant être importés du continent pour l'entretien du cheptel (*Hanot et Tresset, in Pailler et Nicolas, 2019*).

La chasse aux oiseaux (les goélands, le grand cormoran, le pingouin torda, le macareux moine, la bécasse) semble également avoir été pratiquée. L'éstran était largement exploité pour la pêche à pied (essentiellement des patelles) et la capture des poissons au moyen de barrages en pierre mais aussi pour ramasser des galets de silex et de grès (fig. 15) et de quartz nécessaires au façonnage de l'outillage.

En revanche, les imposantes meules en granite étaient réalisées à partir de blocs extraits de carrière de granite (fig. 13).

Quelques indices - fragment de minerai, lingotière (fig. 14), parures en tôle - attestent une petite métallurgie du cuivre vraisemblablement réalisée sur place (*Gandois et al. in Pailler et Nicolas, 2019*). D'autres pierres comportent, quant à elles, une ou deux cupules ornementales et rejoignent un petit corpus d'art mobilier similaire, connu dans les tombes sur le continent. Les céramiques sont produites à partir d'argiles locales (*Convertini in Pailler et Nicolas, 2019*); certaines comme les gobelets fins à engobe rouge témoignent d'une réelle maîtrise de cet art du feu.



[Fig.14] ►
Lingotière en granite ou moule
à hache plate de Beg ar Loued.

Stylistiquement, ces productions s'inscrivent dans ce que l'on connaît à l'échelle régionale ou au-delà.

Tous ces éléments montrent que les insulaires avaient des relations régulières avec le continent. La surproduction de lait (pour en faire des fromages ?) et le séchage probable de grands spécimens de daurades royales et de bars pouvaient permettre d'alimenter ces échanges avec, pourquoi pas, en retour des bœufs ou des matières premières comme le cuivre ou des bois de cerf. L'archipel semble connaître les mêmes évolutions dans l'aménagement du territoire que le continent, où se développent des systèmes parcellaires étendus, délimités par des fossés ou, sur la côte, par des murs en pierre.

À Beg ar Loued, l'espace autour de la maison est divisé par plusieurs murets, tandis qu'aux alentours et à Zoulierou une série de talus bas armés de pierres découpent l'espace. Les barrages de pêcheries sur estran participent de cette logique de découpage et d'appropriation de l'espace côtier par les groupes humains. Ainsi, l'archipel de Molène au Bronze ancien paraît densément peuplé et fonctionne en adéquation avec le continent, à une période où la navigation en mer se développe fortement (*Philippe, 2018*).

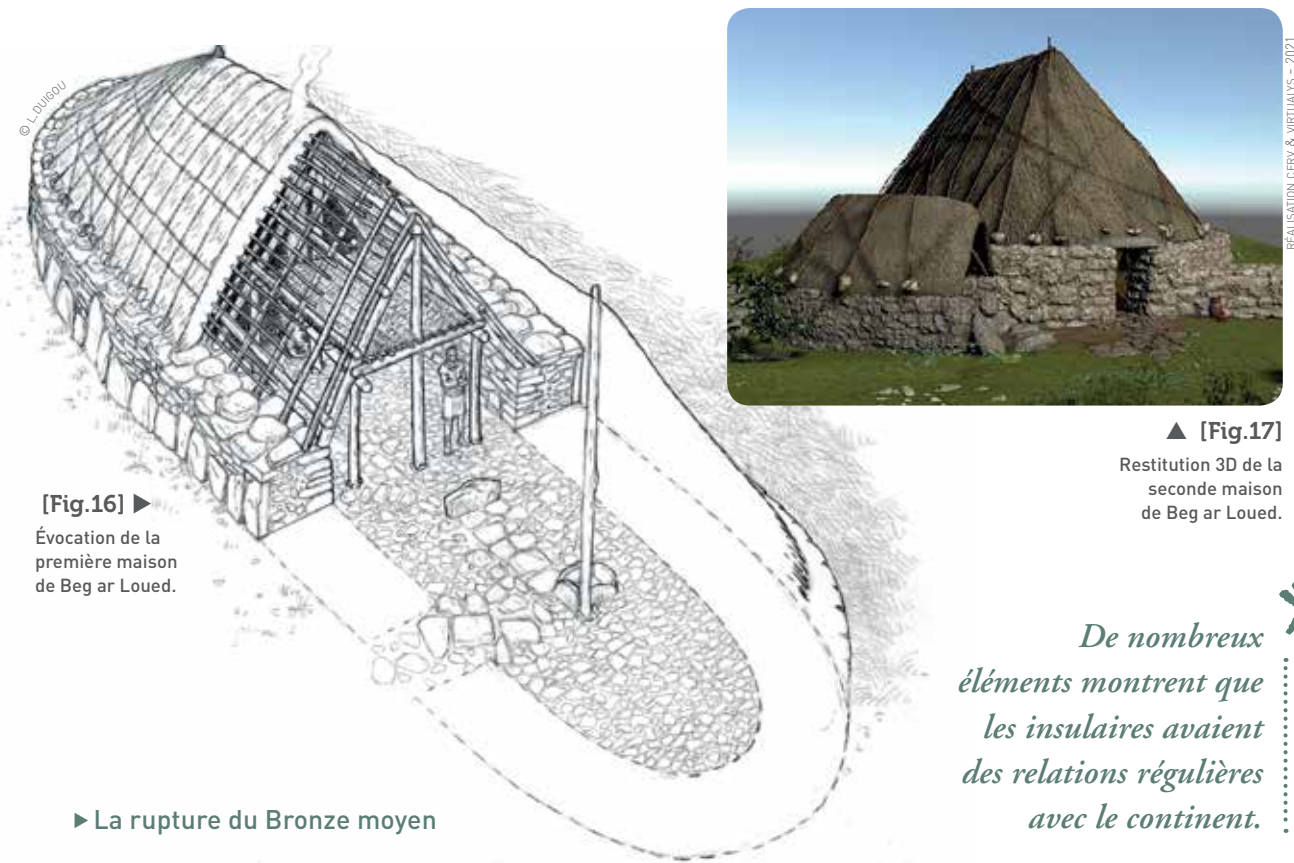


▼ [Fig.15]
Dépôt de trois pilons/percuteurs
sur galets de grès armoricain
découverts à l'intérieur
de la première maison
de Beg ar Loued.

Vue aérienne du site
de Beg ar Loued.

*Les vestiges mis au jour indiquent une
économie à large spectre exploitant
l'ensemble du milieu insulaire.*





De nombreux éléments montrent que les insulaires avaient des relations régulières avec le continent.

► La rupture du Bronze moyen

La seconde maison de Beg ar Loued est abandonnée vers 1800 av. n. è. puis a servi un temps d'abri à moutons jusqu'à son ensablement au cours du Bronze moyen autour de 1400 av. n. è. À partir de cette date, la présence humaine dans l'archipel se fait beaucoup plus rare.

Au Bronze final, les seuls témoignages se résument à deux poches coquillières, l'une sur l'île de Balaneg située en limite d'un abri sous roche et datée au 14C de 1117 à 931 av. n. è. et l'autre sur Litiri (Gandois, 2019); toutes deux pourraient correspondre à des occupations saisonnières. Aucun dépôt votif d'objets en bronze n'est connu, alors que cette pratique est commune sur le continent. Cette période a été reconnue comme une phase de détérioration climatique à l'échelle de l'ouest de l'Europe avec un refroidissement des eaux de surface en Atlantique, une hausse des précipitations et la mise en évidence d'indices de tempêtes violentes dans le Massif armoricain (Pouzet et al., 2018 ; Stéphane et al. in Pailler et Nicolas, 2019 ; Ehrhold et al., 2021).

À Béniguet, des datations OSL ont également permis d'attribuer à cette période la mise en place d'un massif dunaire, il est donc vraisemblable que la conjonction de ces phénomènes défavorables ait forcé les groupes humains à quitter l'archipel, pour un temps au moins. Notre connaissance du **Premier âge du Fer** est presque inexistante, si ce n'est la découverte après la Seconde Guerre Mondiale, signalée par J. Maout (com. pers., 2009), d'un dépôt composé de plusieurs haches à douille sur Molène, et d'un fragment de bord aplati d'un récipient à profil sinueux qui peut être attribué au Bronze final ou au Premier âge du Fer sur Molène (Pailler, 2019).

Il faut attendre le **Second âge du Fer**, soit presque un millénaire plus tard, pour voir l'Homme se réapproprier l'archipel dont la configuration générale ressemble beaucoup à l'actuelle, ceci dans un environnement désormais dominé par les landes (Marcoux in Pailler et Nicolas, 2019).

Au nord de Trielen, un atelier de bouilleurs de sel est installé comme l'attestent un four à pont, des restes de briquetage et d'augets, des fosses à saumure et d'importants kjökkenmöddings (Pailler et al., 2004 ; Daire et al., 2008 ; fig. 18).

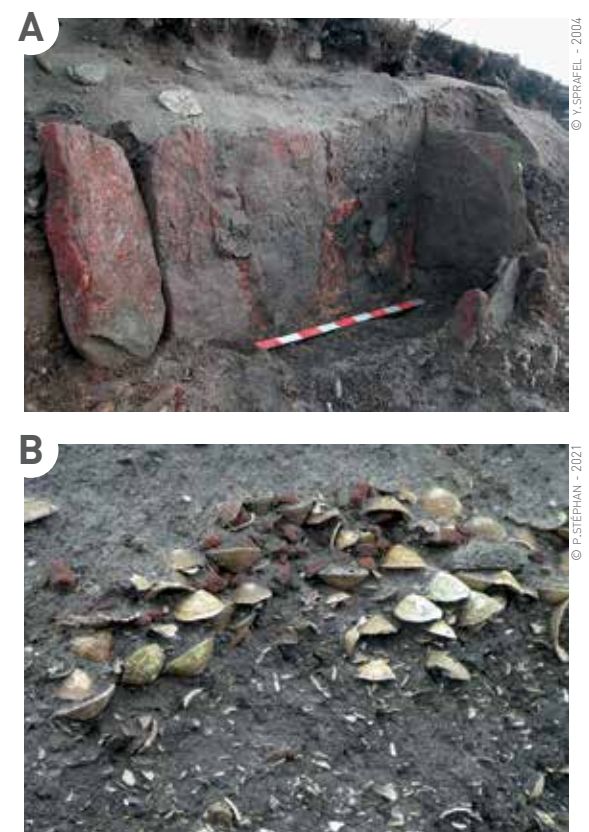
Sur Béniguet, l'exploitation des données Lidar couplées à des prospections au sol ont mis en évidence un enclos rectangulaire bordé de puissants talus sur lequel vient s'appuyer le parcellaire moderne, qui pourrait correspondre à l'enclos d'une ferme gauloise (Kergourlay, 2013). Un moulin rotatif en pierre vient confirmer une occupation domestique de La Tène (C. Hamon, com. pers. 2021). Toujours sur cette île, mais au nord, des éléments de briquetage ont été repérés (Gandois, 2019), traduisant là-aussi une activité de production de sel. Enfin, des fragments de céramiques de l'âge du Fer ont été recueillis sur Kemenez ou sur Molène (Kergourlay et Pailler, 2013).

Pour le Second âge du Fer, ces quelques éléments qui demanderaient à être étayés ne sont pas sans rappeler ce qui est connu sur le littoral du bas-Léon (Daire et al., 2011).

La période **gallo-romaine** reste relativement mal connue dans l'archipel et seules les trois îles principales ont livré quelques éléments mobiliers qui témoignent vraisemblablement d'occupations domestiques. En microfalaise de l'île Kemenez, au nord des bâtiments de la ferme, se voit un important niveau coquillier dans lequel M. Le Goffic a observé quelques tessons de céramique gallo-romaine (Galliou, 2010). Sur Béniguet, le site décrit par P. du Chatellier (1901) dans les parcelles de Parc ar Sinalou et Parc ar Menhir a livré en surface de nombreux tessons de sigillée du II^e siècle et de la céramique commune ; d'après A. Devoir, le sol de certains champs en était presque couvert (Devoir, 1902, p. 80).

Les agents de l'OFB ont découvert quelques meules rotatives sur cette même île (Dréano et al., 2007).

Au nord-est de Béniguet, le bloc de calcaire blanc saccharoïde d'une centaine de kg repéré dans la micro-falaise pourrait être antique (Cailloux, 1950). Enfin, certains murets de l'île dans la partie sud-ouest, en bord de falaise, étaient construits en *opus spicatum* et pourraient remonter à cette période (Le Goffic, 1994) ; ils ont malheureusement été détruits par l'érosion marine dans les années 2000. Sur Molène, B. Hallégouët a récolté près du sémaphore dans des déblais issus de fondations plusieurs fragments de sigillées, du verre antique, de la céramique commune et un fragment d'amphore; l'analyse du lot montre une occupation au II^e s. apr. n. è. (Galliou, 2010).



▲ [Fig.18] ATELIER DE BOUILLERS DE SEL DE TRIELEN NORD
A : vue oblique du four à sel en fin de fouille.
B : vue de détail de l'amas coquillier gaulois avec éléments de briquetage.



◀ [Fig.19]

Amas coquillier avec fémurs en cohérence anatomique du site alto-médiéval de Porz ar Puns à Béniguet, photo prise en 1950 lors de la mission Guilcher-Cailleux.

Ces restes apparaissent au même niveau que d'imposants amas coquilliers et des restes de murs en pierre sèche, le tout étant largement perturbé par des remaniements contemporains et par l'action des lapins. Néanmoins, deux datations ¹⁴C ont pu être réalisées récemment, l'une sur ossement humain (*Gandois et Chambon, 2013*) et l'autre sur une dent de capriné provenant d'une poche coquillière très dense (*inédit*), les deux donnant une fourchette chronologique comprise entre 640 et 765 de n. è.

À cette période, les sites archéologiques sont particulièrement rares et les sources écrites absentes ; on peut juste dire que cette occupation est contemporaine de la prise en main de l'Armorique par des Bretons (*J. Bachelier, com. pers. 2022*).

► Éléments de synthèse

À travers ce panorama brossé à grands traits de l'archéologie du plateau molénaï, couvrant plusieurs centaines de millénaires, on se rend bien compte que toutes les périodes ne sont pas représentées également.

Si l'on passe sous silence la **Préhistoire ancienne** seulement représentées par quelques indices, on note que l'occupation de l'archipel présente de grosses différences selon les périodes.

Dès le **Néolithique moyen**, soit au V^e millénaire av. n. è., les populations y enterrent leurs défunts et érigent des pierres dressées sur les points hauts des îles, et même si les sites d'habitat contemporains font défaut, il est probable qu'ils se trouvaient sur les parties

basses des îles à l'instar de ce que l'on connaît sur le littoral voisin ; auquel cas ces lieux de vie sont aujourd'hui submergés et probablement détruits par la houle.

Du **Néolithique récent** au **Bronze ancien**, l'Homme marque de plus en plus de son empreinte ces territoires insulaires et la nature des occupations se diversifie avec la présence de dépotoirs (amas coquilliers avec restes de faunes domestiques et graines de céréales), de lieux de taille du silex, d'ateliers de fabrication de parure en test coquillier, de monuments funéraires parfois réunis en nécropole, de pêcheries d'estran et d'éléments de parcellaire. Si les bâtiments contemporains sont encore rares (*cf.* Beg ar Loued), des décou-

vertes récurrentes de trous de poteaux ou de fosses sur estran laissent assez peu de doute sur le fait que l'archipel ait été occupé de façon pérenne entre la fin du IV^e et le premier tiers du II^e millénaire.

À partir du **Bronze moyen**, les informations dont nous disposons se font beaucoup plus rares et les éléments dont nous disposons iraient assez bien dans le sens d'une occupation assez faible, voire saisonnière de l'archipel, et ce jusqu'au **Second âge du Fer** où l'on voit des installations humaines se mettre à nouveau en place en lien notamment avec l'activité salicole sur les principales îles. Cette occupation des îles semble se maintenir jusqu'à la période antique, mais nous ne dis-

posons d'aucun élément sur la nature de ces occupations.

Enfin, au **très haut Moyen Age**, seule l'île de Béniguet semble encore abriter une communauté humaine.

Au cours de ces six millénaires, les occupations humaines de l'archipel de Molène semblent connaître des phases successives d'expansion et de repli, avec vraisemblablement une déprise humaine au cours du **Bronze final** et du **Bas-Empire**.

Ces phases de repli peuvent autant être liées à l'histoire propre de la population de ces îles, à leur intégration dans un contexte géopolitique plus large et à des péjorations climatiques, les trois pouvant se combiner.

QUELQUES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION

Dans l'archipel, les mêmes lieux ont fréquemment été réoccupés par l'Homme du fait d'espaces terrestres réduits, surfaces qui ont dans le temps beaucoup moins diminué en proportion que celles des estrans (*Stéphan, ce vol.*). Certains lieux peuvent changer à plusieurs reprises de fonction dans le temps : par exemple, à plusieurs millénaires d'intervalles, des tombes néolithiques ont pu être aménagées en cabane par les goémoniers insulaires ou une zone de dépotoir peut être transformée dans un laps de temps court en nécropole. Mais ce n'est pas toujours vrai et certains emplacements ont pu être privilégiés sur une longue durée pour y habiter comme c'est le cas, par exemple, à Beg ar Loued (près de 4 siècles). Certains sites comme les abris sous roche de Balaneg ont pu faire l'objet d'installations temporaires à plusieurs reprises... D'autres ont servi à y enterrer les morts dans la longue durée comme sur la nécropole de Zoulierou à Molène. Cette pérennité peut s'expliquer, selon la nature du site, par un endroit à l'abri des vents dominants, une

vue dégagée d'où l'on peut voir et/ou on peut être vu (cas de certaines tombes monumentales). La présence d'une résurgence ou d'un puits peut aussi expliquer l'occupation sur le temps long d'un même endroit.

Dans certains cas, des troncatures sédimentaires ou, à l'inverse, l'absence de sédimentation peuvent créer des palimpsestes difficiles à interpréter pour les archéologues. Parfois encore, certains lieux peuvent combiner différentes fonctions (habitat, nécropole) sur un emplacement réduit. Enfin, les épisodes tempétueux qu'ont connu l'archipel depuis 4000 ans au moins peuvent être une aubaine pour l'archéologue car ils ont permis la constitution de strates bien distinctes en coupe de micro-falaises (succession de paléosols et de niveaux dunaires). La présence de nombreux amas coquilliers représentatifs des périodes d'occupations de l'archipel par l'Homme permet aussi de se faire une bonne idée du mode de vie de ces sociétés insulaires et d'appréhender finement l'évolution des milieux dans lesquelles elles vivaient.



Un peu partout dans l'archipel, des vieux sols recouverts par des dunes sont régulièrement érodés par les tempêtes hivernales, il y a donc nécessité de mettre en place un suivi régulier afin de repérer les sites archéologiques qui apparaissent et de les documenter.

Il est primordial que géomorphologues et archéologues travaillent conjointement car le suivi sur le long terme de l'érosion du trait de côte permet aux géomorphologues de donner un avis compétent, à partir de données chiffrées, sur les secteurs les plus en reculs. Dans l'archipel, une telle approche pourrait passer par la formation des agents de l'OFB au suivi de l'érosion marine et à la reconnaissance des sites archéologiques, ces professionnels de terrain étant déjà rompus au suivi de protocoles scientifiques.

Des outils peu onéreux et fiables (DGPS centipède ou drone) existent désormais et permettent à la fois, de positionner, voire de repérer, certains sites archéologiques et de calculer le recul du trait de côte.

Cela permettrait également de définir les secteurs sur lesquels les archéologues se doivent d'intervenir en priorité car les temps d'opération et les moyens humains sont toujours limités dans les îles et le plus souvent dictés par la marée et les conditions météorologiques. À terme, la création d'une base de données couplée avec une cartographie interactive dans laquelle serait indiquée le devenir des sites à court, moyen ou long terme serait un outil précieux afin que l'on sache plus précisément où et quand déclencher une intervention archéologique.

Une telle base de données géoréférencée, disponible en ligne et en accès libre permettrait de pallier l'éparpillement des informations en rassemblant l'ensemble des observations et des productions scientifiques (les rapports d'opération sur la partie terrestre des îles étant déjà mis à disposition par le SRA Bretagne).

Au-delà de l'intérêt patrimonial que représentent le suivi et la documentation des sites archéologiques de l'archipel, ceux-ci constituent des archives du sol particulièrement bien conservées permettant d'interroger les relations entretenues par l'Homme avec son environnement. Ces recherches nécessitent d'être construites dans l'interdisciplinarité afin de reconstituer l'évolution du plateau molénaï sur le temps long, depuis son insularisation au début du Néolithique. Ainsi, l'analyse des implantations humaines, des cortèges faunistiques et floristiques et de la géomorphologie littorale permettent de suivre leurs impacts respectifs et leurs éventuelles coévolutions.

À l'heure du réchauffement planétaire, ces études croisées permettent de questionner la résilience (ou non) par le passé de ces communautés face aux changements climatiques, particulièrement sensibles dans ces îles au ras de l'eau. À l'instar d'autres microcosmes insulaires, la surface réduite des îles de l'archipel de Molène forme des laboratoires à petite échelle des défis auxquels ont pu être confrontées les sociétés humaines par le passé. Par ailleurs, la position de l'archipel de Molène à l'extrême ouest du sous-continent européen et à la charnière du golfe de Gascogne et de la Manche en fait un territoire particulier, tantôt confins de la « grande terre » (terme par lequel les habitants de l'archipel de Molène désignaient le continent proche), tantôt passage obligé sur les routes maritimes, et un terrain d'étude privilégié pour mieux comprendre les adaptations locales, les évolutions régionales et les dynamiques plus larges de l'histoire humaine. ■

5.2—LES ÉPAVES DE LA MER D'IROISE, MÉMOIRES MARITIMES ENGLOUTIES



Marie HASCOËT

Parc naturel marin d'Iroise
Pointe des Renards, 29217 Le Conquet, France

Si l'on découvrait le grand manteau d'eau salée de la mer d'Iroise, on verrait apparaître, parsemant ses fonds, des vestiges de navires. Treuils, hélices, canons, bittes d'amarrage, machines, grues...

Les images rapportées par les plongeurs nous offrent des décors souvent apocalyptiques de coques ouvertes et disloquées, fragments curieux de bateaux fantômes.

Ils sont posés comme une énigme et bien avisé celui qui saurait retrouver leur configuration originelle. Ils ne sont plus navires mais monstres métalliques, cohabitant étrangement avec la faune et la flore locale.

Des corynactis recouvrent les tubes de chauffe du **Ioannis Carras** au sud de l'archipel de Molène, des crampons de laminaires s'agrippent à l'arbre d'hélice du **Samos** à la pointe de Pern (Ouessant), des congrès habitent la machine du **Kenilworth** au large du Conquet.

Certaines épaves semblent la création d'architectes contemporains édifiant de petites « folies » sous-marines. Elles forment parfois de véritables cathédrales retournées et l'on reconnaît les éléments de leurs charpentes à travers la proue du **Taboga**, dénudée de son bordé à la pointe de Corsen où s'entrecroisent lisses et membrures, ou en observant les pans de la coque ouverte du **Cadiz** près de Bannec.

Les formes émergeantes ont la rigueur des constructions humaines, privées ici de leur sens dans cet enchevêtrement contre-nature avec le vivant : hélice quadripale, arceaux arrondis d'un tunnel d'arbre d'hélice, triangles

des ancres, cylindres des mâts métalliques. Elles sont des mégalithes modernes, ces chaudières de machines ou ces hélices énormes, tout droit sorties d'un monde de géant. Elles gisent, rappelant par leur éclatement la cruauté du monde marin qui les a englouties et qui poursuit leur lente dégradation. Dans quelques années, elles rejoindront le nombre de celles qui n'ont plus de matérialité, bien plus nombreuses.

Car sur les près de 3000 naufrages recensés dans le périmètre du Parc depuis 1426, seules quelques centaines d'épaves sont aujourd'hui localisées. Les autres restent à découvrir ou ont disparu, corrodées, mangées par les vers marins, éparpillées par la houle et les courants.



[Fig.1] ▲

Congres dans l'épave du caboteur français "Le Persévérant" qui a fait naufrage le 17 Décembre 1879.